

Retour des Antilles

Guadeloupe et Martinique

Bien sûr, une fugue prolongée dans les Antilles françaises pourrait nous donner l'impression d'avoir coupablement déserté « l'Europe aux anciens parapets ». Bien sûr, remplacer en une nuit d'avion notre hiver pluvieux par un improbable été, voir « les terres où le soleil se couche en robe violette », l'explosion de couleurs des jardins botaniques et leurs flamboyants, balisiers des Caraïbes, alpinias, orchidées et surtout ces « roses de porcelaine » que l'on craint de briser en les approchant, dépayse. Comme la splendeur des lagons, des fonds sous-marins, des mangroves, les marchés tenus par des « doudous » en madras, à chapeaux de paille chargés de fruits et de fleurs du cru, ou plus simplement comme ce colibri suspendant son vol et plongeant au cœur des fleurs.

Mais l'ailleurs devient très vite l'ici quand on croit l'avoir apprivoisé. Et puis, les enseignes « Leader Price », « Carrefour », « Casino » nous rappellent que Karukera, l'île aux belles eaux (la Guadeloupe) et Madinina, l'île aux fleurs (la Martinique), c'est aussi, avec plus de douceur et un peu plus de délabrement, la France.



Fragile beauté de la rose de porcelaine

De la presse antillaise au carnaval

Lire la presse et voir la télévision antillaises nous incitent à un autre regard, où apparaît un mélange d'imitation maladroite de la métropole, et d'étrangeté. La grève des distributeurs de carburants nous prive de voiture, et donne l'occasion au porte-parole de l'intersyndicale d'en « appeler à Matignon », d'accuser le gouvernement

de « foutre le feu dans ces départements », tandis que l'association « Contact entreprises » s'insurge à l'idée que l'on « prenne en otage l'ensemble de l'économie ». Les psychologues s'en mêlent et déclarent que l'Antillais, dont la voiture est « un signe de reconnaissance sociale, de puissance, de valorisation », peut vivre sa privation « comme une castration »

Bien que, dans la très belle île des Saintes - « la troisième plus belle baie du monde » - notre conducteur de minibus nous dise « notre économie, c'est vous », la presse sur-enchérit en matière de chikungunya. On peut lire en première de couverture : « une tragédie annoncée » et « la pandémie à nos portes », et qu'il n'y a ni traitement spécifique, ni vaccin : on n'est immunisé qu'après avoir été malade. De quoi faire fuir les touristes.

A Bouillante, où l'eau sourd et jaillit de partout, témoignant d'un volcanisme actif, nous assistons aux parades colorées du carnaval. On y pratique l'autodérision : un masque blanc s'annonce « *agent de précaution* », un autre « *choukouné* », un troisième « *gounya* », et le quatrième luron apparaît : « *je suis dengue* ». Défilent des adolescents faisant claquer leur fouet, en souvenir de l'esclavage, des « *mass à kon'n* » (masques à cornes), réminiscences de l'Afrique animiste, des « *neg gwo siwo* » (nègres gros sirop), corps enduit de sirop de canne à sucre, symbole de la libération des esclaves.

Etrange phénomène, ce carnaval. Il commence le dimanche de l'Épiphanie pour s'achever le mercredi des Cendres. Introduit par les Européens, il s'est très vite créolisé, sous le signe de la fête, du défoulement, peut-être de la contestation.

Qu'est-ce que la créolité ?

Qu'est-ce à dire, être créole ? « *Nous sommes composites, écrit Patrick Chamoiseau. On dit mes langues, mes peaux, mes races* ». Pourtant, on distingue jusqu'au clivage « *le nègre qui est toujours l'autre* », le « *métis à connotation plutôt positive* », sans compter les nuances colorées – le métis câpre, le métis chabin, le mulâtre.

Et, du côté des Blancs, les « *Blancs pays* » en Guadeloupe et en Martinique les Békés, dont les Martiniquais aiment à



Tragicomédie du chikumgunya

commente Thierry l'Étang.

Quant à Aimé Césaire, maire de Fort-de-France de 1946 à 1993, nous voyons son buste

à l'aéroport portant son nom, et un autre, curieusement intitulé « *Le nègre fondamental* ». Au retour, en relisant son *Cahier d'un retour au pays natal*, je redécouvre l'exaltation de la « *négritude* », qui clive au maximum Blancs et Noirs : « *Nous vous haïssons vous et votre raison, mais nous nous réclamons de la démence précoce de la folie flamboyante du cannibalisme tenace,*

[...] Ceux qui n'ont inventé ni la poudre ni la boussole,

Ceux qui n'ont jamais su dompter

la vapeur ni l'électricité,

Ceux qui n'ont exploré ni les mers ni le ciel,

[...] Mais ils s'abandonnent, saisis, à l'essence de toute chose [...] Véritablement les fils aînés du monde,

Poreux à tous les souffles du monde ».

Pourtant, le 19 mars 1946, Aimé Césaire avait présenté une loi d'assimilation : elle apparut aux déçus comme porteuse de perte d'identité et de ruine des activités locales conduisant à l'assistanat.



Charme créole du carnaval



Les Saintes :
la troisième plus belle baie du monde

Le drame des Antilles

C'est tout le drame des Antilles. Vasco, portugais bien sûr, qui nous accompagne au nord de « l'île papillon » a beau nous dire, pour l'appliquer aux Antillais, « *les enfants n'ont ni passé ni avenir : ils jouissent* » ; on a beau entendre « *pas ni pwoblem* » (pas de problème), on sent chez les Antillais un mélange d'inquiétude et de résignation. 27 % de chômeurs, 45 % chez les jeunes, et beaucoup se contentent du RMI.

L'agriculture est en sursis. La canne à sucre, longtemps exploitée en monoculture, s'est heurtée à la concurrence de Java, de l'île Maurice, du sucre d'érable américain et de betterave européen ; il n'y a plus qu'une usine sucrière en Martinique. Quant à la banane martiniquaise, elle est menacée par la libéralisation des marchés. Son coût de revient réside surtout dans la main-d'œuvre, qui est six à dix fois plus chère ici que chez les concurrents d'Amérique du Sud et Centrale. L'alignement du SMIC sur celui de la métropole est un piège :

si les déchets issus de la canne à sucre permettent aux îles de produire près du quart de leur électricité, l'économie est largement assistée et peu productrice.



Comme en termes créoles ces choses-là sont dites



Au marché de Pointe-à-Pitre, Imposante doudou

« *l'or roux* », grande richesse des îles – la visite d'une distillerie est au programme de presque toutes les excursions – il est, nous dit-on, consommé dès cinq heures du matin – c'est « *le décollage* » – jusqu'au coucher : « *la partante ou pète pied, en passant par le ti-lagoute, le ti-punch ou CRS (citron, rhum, sucre), le ti-pape* » à l'occasion des parties de dominos.



Quand les dauphins s'amuse...

On comprend que, malgré les sirènes indépendantistes, le référendum de décembre 2003, proposant une plus grande autonomie, ait été accueilli par un refus massif : 73 % de non en Guadeloupe.

Comparées à la misère d'Haïti, première république noire indépendante d'Amérique du Sud, et de la Dominique, les Antilles françaises apparaissent comme un havre de prospérité. Si bien que c'est au nom de la préférence nationales que les syndicats, les indépendantistes, les représentants de l'État français s'accordent à refouler les populations immigrées et à les rendre responsables des actes de délinquance. Il faudrait pourtant que les Antillais trouvent un point d'équilibre entre l'assistanat et la misère.

Saint-Pierre et la montagne Pelée

La nature est généreuse et dangereuse aux Antilles. Cyclones, séismes, éruptions volcaniques ont fragilisé les îles, et nous leur attribuons la rareté architecturale. À Fort-de-France, on a d'abord bâti en bois, puis en pierre. Les séismes ont montré les dangers de la pierre, le bois est redevenu roi. Mais après incendies et cyclones, on a rebâti en tôle ondulée, avec armature métallique pour les plus riches. N'empêche qu'à part de belles demeures coloniales, des églises, la très belle bibliothèque Schœlcher à Fort-de-France, qui fut l'œuvre de l'architecte Pierre-Henri Picq, montée à Paris en 1877, transportée élément par élément à la Martinique, l'architecture et la culture en général, sont peu présentes. À l'occasion d'une traversée, au nord, en 4x4, de la forêt tropicale, et du passage des gués de rivières, après bananeraies et canne à sucre, notre guide distingue le sud de la Martinique où l'attrait est balnéaire, et le nord, culturel : mais il s'agit de la culture de la banane.

Je rêvais d'aller à Saint-Pierre. Après une traversée en catamaran où Jimmy, noir aux traits fins, hisse la voile, où des dauphins nombreux, de tous âges, semblaient filer devant nous comme des torpilles, rivalisant de vitesse, jouant avec le bateau, après avoir longé le Carbet, où Gauguin a peint quelques-unes de ses meilleures toiles – « Là seulement je me suis



Nourricière et meurtrière, la montagne Pelée



Jimmy hisse la voile

vraiment senti moi-même, et c'est dans ce que j'ai rapporté qu'il faut me chercher » – voici la montagne Pelée, nourricière et meurtrière. Saint-Pierre est à ses pieds, petite ville accueillante où émergent les ruines noircies du théâtre et de la prison.

Il est étrange de songer qu'en ce mois de mai 1903, la population, bien qu'angoissée par les multiples réveils du volcan, se passionne pour les élections législatives, et qu'un journal, à cause du ballottage du premier tour, titre : « *Le volcan électoral fume encore* ». Le 7 mai, le gouverneur Mouttet, sa femme et son état-major viennent rassurer la population. Ils ne reviendront pas. Le 8 mai, le bouchon volcanique explose, entraîne la destruction de Saint-Pierre et la mort de ses 28 000 habitants, y compris ceux qui, en ce matin de l'Ascension, assistaient à la messe.

Descendants d'esclaves

Avec, nous dit-on, ses 95 % de descendants d'esclaves, les Antilles ont une histoire douloureuse et complexe. Nous nous étonnons que l'esclavage soit peu abordé dans les manuels scolaires. Dans la « *Savane des esclaves* », où ont été reconstituées des cases d'esclaves et les jardins qu'ils cultivaient, notre guide nous parle des plantes médicinales et des « *jardins – pharmacies* », et s'attarde peu sur l'esclavage. Bien sûr, il y a, au sud de la Martinique, à l'anse Cafard, une quinzaine

de statues de deux mètres cinquante, tournées vers la mer : émouvant mémorial d'un naufrage qui coûta la vie aux esclaves amenés d'Afrique.

Nous nous souvenons du Sénégal et de Gorée, vitrine de l'esclavage des noirs et de la repentance des Blancs. Rien de tel ici, malgré une presse locale engagée. On y lit qu'à l'occasion du mois de l'Afrique 2014, « *le Comité international des peuples noirs* » évoquera « *la question des réparations* », « *piste à envisager pour assurer le développement des territoires ayant subi la traite de l'esclavage* ».

Au grand temps de la culture de la canne à sucre, les premiers colons faisaient travailler des « *engagés* », serviteurs qui travaillaient pendant au moins trois ans. Puis, avec le besoin d'une main-d'œuvre abondante, les Européens ont pratiqué le commerce triangulaire, via les royaumes africains, comme le Dahomey, qui capturaient des esclaves et en faisaient commerce.

L'esclave, aux Antilles, était-il « *l'outil animé* » que définissait Aristote ? Le maître le châtiait inhumainement en cas de « *marronnage* » (tentative de fuite), mais il disposait, moyen de survie, d'un jardin qu'il cultivait le samedi et le dimanche. Le Code Noir avec Colbert, impose le catholicisme : le maître doit baptiser son esclave, le nourrir, le loger, le vêtir, le soigner. Les descendants d'esclaves ont gardé la religion des maîtres, en la mêlant d'animisme,

et de ce besoin de voir et de toucher dont nous sommes témoins à « *Massabielle* », reconstitution à Pointe-à-Pitre de la grotte de Lourdes, toujours baisée, touchée et fleurie par les Antillaises. Si nous n'avons pas vu de mosquées, nous avons constaté en revanche que Guadeloupéens et Martiniquais étaient vulnérables aux églises adventistes et à la propagande des témoins de Jéhovah.

L'exemple du Père Labat nous reste énigmatique. Dominicain de choc, né en 1663, il améliore les procédés de fabrication du sucre, introduit la méthode

de distillation par alambic en cuivre, et réorganise l'exploitation sucrière à Fonds – Saint-Jacques, sur la côte atlantique de la Martinique. Une vingtaine d'esclaves y travaillaient, il les garde et en emploie d'autres.

Si les Franciscains sont opposés à l'esclavage, les Jésuites et les Dominicains possèdent de vastes propriétés et de nombreux esclaves. Le Père Labat ne s'intéresse pas à leur libération, mais à leur conversion : « *les nègres sont bien plus susceptibles de notre religion et ses mystères que les Indiens et les Caraïbes* ».

La Révolution française brouille cet équilibre périlleux. Entre 1789 et 1792, les révolutionnaires locaux, des planteurs confortés par la Déclaration des droits de l'homme et son affirmation

du caractère sacré de la propriété, entendent conserver leurs terres et leurs esclaves, qu'ils arment pour s'assurer des partisans.



A l'aéroport de Fort-de-France, « *le Nègre fondamental* »



Joséphine décapitée.

Le 4 février 1794, la Convention décrète l'abolition de l'esclavage. Le révolutionnaire Victor Hugues arrive de métropole... avec la guillotine. Des membres de l'Assemblée coloniale refusent de se rallier à la République; des colons français d'origine aristocratique fuient vers la Martinique anglaise: leurs descendants, les Békés, sont plus nombreux qu'en Guadeloupe. De même dans l'île des Saintes, mais pour d'autres raisons: faute de canne à sucre, on n'avait pas besoin d'esclaves.



Adieu à Karukera

A Fort-de-France, sur la place de la Savane, nous voyons la statue de Joséphine, décapitée en 1991, parce que, dit-on, fille de planteur créole, épouse de Napoléon premier, elle aurait poussé son impérial époux à rétablir, en 1804, l'esclavage.

Bien après que Victor Schœlcher, député guadeloupéen d'origine alsacienne, rentier fortuné et voyageur, aura contribué à abolir l'esclavage en 1848, Napoléon III remplacera celui-ci par un régime de travail coercitif: progrès humain ou camouflage?

La complexité du problème nous apparaît aux Anses d'Arlet, au sud de la Martinique, où nous lisons une plaque dédiée à la victoire française, en 1762, sur les Anglais, « grâce à l'intervention héroïque des esclaves, dont certains reçurent la liberté immédiate ».



Le soir tombe sur Madinina

Nestor Azerot

Près de l'exploitation du Père Labat, apparaît, sur la côte atlantique, Sainte-Marie, quatrième ville de la Martinique. J'aperçois « l'anse Azerot ». Notre guide nous apprend que Nestor Azerot en est maire. Je me rappelle sa magnifique plaidoirie, lors du débat sur le « mariage » homosexuel.

De cette « voix d'Outre-mer », nous entendons que « la quasi-totalité est contre ce projet qui s'oppose à toutes les valeurs de notre société ultramarine » que ces sociétés « se sont construites

après l'abolition de l'esclavage », et que le « mariage gay » est « un risque de rupture du pacte républicain qui nous lie à la France ».

Et puis cette confession – profession de foi: « Moi, issu d'un peuple opprimé, réduit en esclavage, où le système social refusait à un homme et à une femme de se marier légitimement et d'avoir des enfants légitimes, où le mariage était interdit et fut une conquête de la liberté [...] j'affirme la liberté dans la différence »; et enfin, le jugement et le vote: ce projet de loi, « c'est rétablir un nouvel asservissement [...] revenir à l'oppression de la femme et de l'enfant [...] Comment voulez-vous qu'un homme dont les ancêtres ont été vendus et chosifiés ne soit pas inquiet? Je ne voterai pas ce texte attentatoire à la liberté ».

De ce Martiniquais de gauche nous avons recueilli le meilleur des Antilles.

Danièle Masson